

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Je ne m'étais pas trompé, alors... dit-il avec satisfaction, et dès lors la lumière se fait sur un point qui était resté obscur jusqu'ici.

—Quel point?

—Votre parenté avec un certain Bonnet de Saint-Nicolas, qui a dû quitter la France il y a quelque vingt ans, et que l'on n'a plus revu depuis.

Le vicomte eut un haut-le-corps.

—Et que voyez-vous d'intéressant, répliqua-t-il, à ce qu'il soit établi que je sois ou non parent de ce Bonnet?

—Vous avez au contraire, monsieur le vicomte, deux bonnes raisons pour cela, répartit M. Cyprien Leduc, et, si vous le voulez bien, je vais vous les présenter clairement et sans ambages.

—Admettez, monsieur le vicomte, que le Bonnet dont je parle ait fait à l'étranger une de ces fortunes fabuleuses qui n'ont pas d'équivalent en Europe, et qu'il soit mort là-bas sans laisser d'héritier direct et sans faire de testament; croyez-vous qu'il serait indifférent d'occuper, pour la circonstance, une place quelle qu'elle soit dans la généalogie de la famille Bonnet?

—Au fait!... vous avez raison! répondit le vicomte en souriant; et les d'Esclars ne se croiraient pas déshonorés pour devoir quelques millions à l'héritage d'un parent aventurier.

—Et ce millionnaire est mort?

—Je n'en ai pas les preuves, mais j'ai tout lieu de le croire.

—Enfin, dans cette situation, quel est, je le répète, le motif particulier qui vous amène chez moi?

—Je n'en ai qu'un, monsieur le vicomte, répondit l'archiviste; c'est de vous dire de prendre garde, parce que, avant quelque temps, vous pourriez bien être assassiné, comme l'ont été les Lelorrain, de l'Argonne, et les Valentin, de Saint-Nicolas.

Au ton de bonhomie railleuse dont ces derniers mots étaient prononcés, le vicomte se prit à frissonner, et il échangea un rapide coup d'œil avec l'avocat stagiaire...

—Assassiné! répéta-t-il, moi!... et dans quel intérêt?

—C'est limpide, cependant. Grâce aux recherches auxquelles je me suis livré, il est aujourd'hui péremptoirement établi, pour moi, que les Lelorrain et les Valentin, appartiennent à la famille des Bonnet et qu'ils pouvaient être appelés à profiter de l'héritage du Bonnet de l'Inde. Si donc ils ont été assassinés dans les circonstances que vous savez, c'est que l'on a eu intérêt à les faire disparaître pour laisser la place à un héritier inconnu, mystérieux, qui n'entend entrer en partage avec personne.

—Et cet héritier? interrogea encore le vicomte.

—Je ne le connais pas! répondit Cyprien Leduc.

—Enfin, intervint Georges Berthaud, pour parler plus clairement encore, quelles sont, selon vous, les personnes qui, à l'heure actuelle, seraient aptes à prendre part à l'héritage Bonnet et qui, par conséquent, pourraient être menacées?

L'archiviste parut se recueillir un moment; puis il reprit:

—Sauf erreur ou omission, dit-il, mais je ne crois pas me tromper, il n'y a plus présentement que M. le vicomte Bonnet d'Esclars et deux filles qui ont été, pendant quelques années, confiées à un ouvrier connu sous le nom de "Simon l'ébéniste" et qui, depuis, ont disparu sans que j'aie pu encore trouver leurs traces.

La jeune femme était devenue tout à coup sombre et blême; les traits de son visage étaient contractés; une flamme intense brûlait maintenant son regard.

—Oliva!... s'écria le vicomte en la voyant près de défaillir, qu'avez-vous? Oliva passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée im-

portune, et sa poitrine se souleva avec effort.

—Ce sont vos récits d'assassinat, répondit-elle, qui me font peur! Croyez-vous, vraiment, que ce soit là une conversation bien agréable, et ne comprenez-vous pas que je puisse être émue à la pensée qu'à partir d'aujourd'hui votre vie peut être incessamment menacée?

—Chère amie, balbutia le vicomte, partagé entre l'attendrissement que lui témoignait la jeune femme et les appréhensions qu'avait fait naître dans son esprit la communication de l'archiviste.

—Madame a cent fois raison! appuya l'avocat stagiaire; la voilà maintenant toute tremblante, et on le serait à moins. Ne nous appesantissons pas plus qu'il ne convient sur des faits bizarres... Nous veillerons, et j'espère que M. Cyprien Leduc, qui connaît tant de choses, voudra bien nous y aider.

L'archiviste s'inclina.

—Du reste, continua l'avocat, si je ne me trompe, je crois me rappeler que vous avez pris, il y a six mois, l'engagement formel d'apporter la lumière dans toutes ces obscurités, et je compte bien que vous serez promptement en mesure de le faire. M. le procureur de la République m'en parlait ce matin encore, et je ne manquerai pas de lui dire...

Cyprien Leduc interrompit du geste, en fronçant le sourcil.

—Pardon, monsieur, dit-il avec une pointe d'ironie, je n'ai garde de me mettre en travers de votre zèle, et je ne vois aucun inconvénient à ce que vous rappeliez à M. le procureur la conversation que nous venons d'avoir ensemble... Seulement, si vous voulez mettre le comble à votre obligeance, je vous serais reconnaissant d'adresser en même temps de ma part, à ce magistrat, une recommandation importante.

—Laquelle?

—La police est active, sans aucun doute, mais elle est parfois bien imprudente.

—Qu'est-ce à dire?

—Il paraît que l'on n'a pas en moi une absolue confiance... et on me fait filer.

—Quel mal y a-t-il à cela?

Cyprien Leduc haussa les épaules.

—Quel mal, demandez-vous, monsieur? répliqua-t-il avec une certaine vivacité, eh! pardieu, pour moi, il n'y en a aucun; mais pour les Bonnet qui existent encore il y a, je le répète, le danger terrible d'être assassiné sans que l'on puisse prévoir d'avance quelle heure ou quelle arme choisira l'assassin; comprenez-vous?

—Voilà ce qu'il faut dire à M. le procureur de la République, monsieur, et en le lui disant, mettez-le en garde contre le zèle excessif des agents chargés de me surveiller; la moindre imprudence pourrait compromettre les recherches que j'ai entreprises et qui n'aboutiront sûrement que si l'on ne donne pas au meurtrier inconnu le soupçon du but que je poursuis.

—Au surplus, ajouta l'archiviste en faisant quelques pas vers la porte, vous avez mon adresse, et si l'on avait besoin de renseignements complémentaires, je me ferais toujours un véritable plaisir de me rendre à l'appel qui me serait adressé.

Puis il salua et ne tarda pas à disparaître.

—Singulier homme! fit Georges Berthaud, dès qu'il l'eût vu franchir le seuil de la porte.

—Et plus singulière situation!... ajouta le vicomte. Mais bah!... A quoi bon se mettre ainsi l'esprit à la torture... Cette pauvre Oliva en est toute bouleversée... et il faut chasser au plus tôt de pareilles pensées. Voyons, vous êtes mieux, j'espère?...

—Oui... mieux, répondit la jeune femme, mais tout de même cette perspective n'est pas rassurante.

—Je vais de ce pas au parquet, dit-il, je verrai le chef de la police et il faudra bien que nous sachions à quoi nous en tenir sur ce mystérieux archiviste, qui refuse si obstinément de parler.

VII

Plusieurs semaines s'étaient écoulées. C'était un dimanche, jour de congé. René, le commis de M. Cyprien Leduc, quitta la petite chambre garnie qu'il occupait au commencement de la rue de Rennes et s'achemina à pied vers la Bastille.

Depuis quelques mois, c'était vers Saint-Mandé qu'il se dirigeait invariablement tous les dimanches.

Une fois qu'il avait atteint la barrière, il continuait de la sorte jusqu'à l'endroit où le chemin décline pour aller passer sous la passerelle du chemin de fer de Ceinture; il obliquait brusquement à gauche et allait s'arrêter à quelque distance de la maison qui porte le numéro 36.

Cette maison forme un vaste parallélogramme borné par l'avenue d'une part, une rue déserte de l'autre, et derrière par une ruelle où personne ne passe jamais et qui longe de ce côté le vaste enclos situé au midi de l'institution de Mme Bourgeois.

René ne restait pas longtemps sur l'avenue. Bientôt il gagnait la petite ruelle sans nom qui borde l'enclos.

Une porte basse, à la serrure rongée par la rouille, ouvre sur cette voie si peu fréquentée. René s'y rendait, et, après s'être assuré à l'aide d'une poussée que la porte était fermée, il allait tranquillement s'asseoir à quelque distance, et attendait!

Ce manège paraît sans doute mystérieux. La cause en était cependant bien naturelle; pour mieux dire, bien humaine.

Un jour, dans une des allées du bois de Saint-Mandé, René s'était croisé avec une jeune fille que ses compagnes avaient abandonnée par malice, et qui, inquiète, peureuse, cherchait vainement à retrouver son chemin.

René était particulièrement timide; mais la jeune fille paraissait elle-même si embarrassée et si confuse qu'il prit son courage à deux mains et qu'il s'enhardit jusqu'à l'aborder.

—Pardon, mademoiselle, dit-il d'une voix qui tremblait d'émotion, mais, si je ne me trompe, vous vous êtes égarée?

—En effet, monsieur, répondit l'enfant, mes amies se sont mises à courir dans des directions différentes, j'ai voulu les suivre et je crois que je me suis perdue.

—Voulez-vous que je vous remette dans votre chemin?

L'enfant accepta—il le fallait bien—la nuit allait venir et la situation aurait été bien plus critique.

Ils se mirent en marche, l'un à côté de l'autre, et c'est à peine si, pendant les dix minutes que dura le trajet, ils prononcèrent quelques paroles.

Mais, tout en marchant, ils s'étaient regardés, l'espace d'une seconde peut-être! A cet âge, le cœur est sans défiance, et dans ce regard qu'ils échangeaient, ils mirent, à leur insu, toutes les aspirations saintes de leur jeunesse en fleur!

Peu après, des appels réitérés s'élevaient fait entendre.

—Gilberte! Gilberte! disaient vingt voix effarées.

La jeune fille s'arrêta.

Maison à deux étages \$5500

1421 rue N. Robertson près de l'avenue Esplanade et rue Kerlerec. Vestibule, salon, bibliothèque, salle à manger, garde-manger, cuisine, quatre chambres à coucher, cabinet de toilette, deux salles de bains, système de chauffage d'eau Humphrey, etc. Il est nécessaire de fixer un rendez-vous.

Téléphone Main 276 HAROLD H. STREAM 738 Common Street

—On m'appelle!... dit-elle en souriant avec une satisfaction non équivoque dans les yeux; ce sont mes compagnes et je vais les rejoindre...

Déjà! fit René, qui eût bien voulu prolonger le tête-à-tête...

—Il le faut... mais je vous suis bien reconnaissante, monsieur, et croyez que je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu.

—Gilberte!... balbutia le jeune homme.

L'enfant ne l'entendit pas; elle avait pris sa course dans la direction d'où partaient les voix qui l'appelaient, et elle venait de disparaître dans l'ombre des allées.

C'était tout!

Mais il n'en fallait pas tant pour mettre le feu dans un cœur de vingt ans, et, à partir de ce jour, René ne manqua pas de venir tous les dimanches au bois de Saint-Mandé.

Il la revit souvent, de loin; il la suivait dans ses jeux... Il était ingénieux à se cacher, invisible pour tous, excepté pour elle; et bientôt il comprit que Gilberte l'avait remarqué et qu'elle n'était pas fâchée de l'attention dont elle était l'objet.

Une fois même, il put lui parler sans que personne s'en doutât.

Gilberte était restée en arrière de ses compagnes, comme indifférente à leurs ébats, ou absorbée dans une préoccupation profonde.

René profita de l'occasion et s'approcha.

Elle ne se en montra pas irritée...

—Qu'est-ce que ça veut dire? Rien... et tout!... Quand ils se séparèrent, après un court entretien, ils savaient, sans se l'être avoué, qu'ils s'aimaient et que leurs existences étaient désormais liées indissolublement l'une à l'autre! Un autre jour, le même hasard rapprocha encore une fois les deux enfants...

L'hiver approchait, et le moment allait venir où les promenades devaient forcément cesser.

René était triste; quand il parla à Gilberte, il avait des larmes plein les yeux.

Elle en fut tout attristée.

—Qu'avez-vous? demanda-t-elle, vivement émue.

A Suivre

SANTÉ EPUISÉE AU DERNIER DES POINTS

Une dame du Texas souffrait des malaises féminins; prit Cardui et fut retablie.

Dayton, Texas.—Mme E. H. Weidel, de cette ville, écrit qu'elle a, depuis longtemps, connue la valeur de Cardui par expérience personnelle. "Je ne sais pas où je serais si ça n'avait pas été pour le Cardui, car ce remède a fait une nouvelle femme de moi," dit Mme Weidel.

En décrivant brièvement les symptômes des malaises pour lesquels elle se servit de Cardui, Mme Weidel écrit:

"J'étais sauvage, farouche, pâle—épuisée tout le temps.

"Ma santé était misérable. J'avais des faiblesses, des peines et souffrances. J'entendis parler de Cardui et me décidai à m'en servir.

"Cardui me rétablit. Je suis devenue bien—comme tout autre femme—dors j'en fais des éloges. Cardui est la meilleure des médecines dont je me suis servi."

Cardui, que cette dame du Texas a trouvé si bienfaisant, est purement un tonique médical végétal.

Depuis plus de quarante ans, des milliers de femmes partout se sont servies de Cardui et l'ont recommandé par suite du résultat bienfaisant obtenu par son emploi. Si vous êtes une femme et que vous souffrez comme bien des femmes—

Prenez du Cardui!

Demandez-le à votre pharmacien, il vous le vendra, et il peut vous en procurer.—Adv.